

# Le Sage du Tibet

M. Lobsang Rampa

Book XIX of 19



calibre 0.8.33

## **Avertissement**

**Lorsque j'ai écrit dans Le Troisième oeil, il y a déjà plusieurs années, que j'avais volé en cerf-volant, mes propos ont été accueillis par des huées et des moqueries comme si j'avais commis le plus grand des délits. Et aujourd'hui le vol en cerf-volant est pratique courante. On peut voir des cerfs-volants tirés par des hors-bord s'élever très haut dans le ciel, et d'autres bel et bien "pilotés" par un homme à bord. Celui-ci doit, dans un premier temps, se tenir au bord d'une falaise ou sur n'importe quel promontoire assez haut, puis se lancer dans le vide sur son appareil qui, véritablement, le porte. Personne aujourd'hui ne daigne reconnaître que Lobsang Rampa avait dit juste, et pourtant ils ont été nombreux à se moquer lorsque, pour la première fois, j'ai parlé de vol en cerf-volant.**

**Beaucoup de choses qui, il y a seulement quelques années, semblaient relever de la science-fiction sont devenues des faits quasi quotidiens. Les satellites que l'on envoie dans l'espace en sont un**

**exemple, ou bien la retransmission à Londres ou à Paris des émissions télévisées des États-Unis, du Japon ou d'ailleurs. Et cela, je l'avais prédit. Nous avons vu aussi un homme, ou plutôt des hommes, marcher sur la Lune ; cela encore prouve que mes livres ont dit vrai et cette confirmation de mes écrits ne va d'ailleurs qu'en s'amplifiant.**

**Le présent ouvrage n'est pas un roman. Ce n'est pas non plus un livre de science-fiction. C'est le compte rendu pur et simple de ce qui m'est réellement arrivé et je répète que l'auteur se fait un devoir de ne prendre aucune liberté quant à la véracité des faits.**

**Malgré cela, certains peut-être s'obstineront à n'y voir que de la science-fiction ou quelque chose de similaire. Chacun est libre, bien sûr, d'en penser ce qu'il veut, libre aussi d'en rire. Mais peut-être qu'une fois le livre fermé un événement se produira qui viendra confirmer mes dires. Je tiens à signaler toutefois que je ne répondrai à aucune question concernant ce livre ; le courrier volumineux que j'ai reçu concernant mes précédents ouvrages, sans que mes correspondants ne pensent à joindre un**

**timbre pour la réponse, m'a décidé à prendre pareille mesure. Parfois il m'a coûté davantage pour répondre à un lecteur que celui-ci n'a dû payer pour obtenir mon livre.**

**Bref, voici de nouveaux écrits ; je souhaite qu'ils vous plaisent et que vous les jugiez crédibles ; je me permets d'ajouter, toutefois, que si cela n'est pas, peut-être est-ce parce que vous n'avez pas encore atteint un degré d'évolution suffisant.**

## Chapitre premier

« Lobsang ! Lobsang ! »... J'avais l'impression très vague d'émerger d'un profond sommeil dans lequel m'aurait plongé une immense fatigue. La journée avait été très rude, mais je n'étais pas seul puisque quelqu'un m'appelait. A nouveau la voix se fit entendre : « Lobsang ! » Soudain tout, autour de moi, se mit à trembler ; j'ouvris les yeux et j'eus le sentiment que la montagne au pied de laquelle je me trouvais était en train de s'effondrer. C'est alors qu'une main se tendit qui, d'un mouvement sec, m'empoigna pour me mettre vivement à l'écart. Il était temps : à peine avait-elle accompli ce geste qu'un énorme rocher aux arêtes tranchantes s'écroulait juste derrière moi et déchirait ma robe. Tant bien que mal je me levai et, encore tout abasourdi, suivis mon compagnon jusque sur une petite corniche au bout de laquelle se trouvait un ermitage minuscule.

Autour de nous ce n'était que neige et rochers dégingolant. Soudain nous aperçûmes la silhouette courbée d'un vieil ermite qui courait à notre rencontre du mieux qu'il pouvait. Mais une masse énorme de rochers se mit alors à dévaler la pente, emportant

avec elle l'ermite, l'ermitage et la pointe rocheuse qui lui servait de support. Celle-ci avait plus de cinquante mètres de long ; elle n'en fut pas moins balayée comme une simple feuille morte dans un coup de vent.

Mon guide, le lama Mingyar Dondup, me tenait fermement par les épaules. Autour de nous c'était l'obscurité totale ; aucune étoile ne scintillait et, venant des maisons de Lhasa, pas la moindre lueur vacillante d'une chandelle. Tout n'était que ténèbres. Brusquement, surgit devant nous un amas de rocs, de sable, de neige et de glace apparemment tout récent, et la corniche sur laquelle nous avançons d'un pas très incertain se mit à basculer vers l'amont, nous donnant l'horrible impression de glisser, glisser à tout jamais sans le moindre recours. Cette glissade prit fin cependant dans une violente secousse. Sans doute avais-je perdu connaissance car, lorsque je retrouvai mes esprits, j'étais en train de me remémorer les circonstances qui avaient été à l'origine de ce voyage jusqu'à cet ermitage lointain.

Au Potala, nous étions en train de nous divertir avec le télescope qu'un gentleman anglais avait offert au dalaï-lama en signe d'amitié, lorsque, tout à coup, je repérai à flanc de montagne, en un point très élevé,

des bannières à prières que l'on agitait ; les mouvements semblaient se faire selon un code, aussi je passai très vite l'appareil à mon guide, en lui indiquant la direction.

Le télescope fermement appuyé contre le mur d'enceinte, à l'endroit le plus élevé du Potàla, mon guide resta là un bon moment à scruter, puis s'écria : « C'est l'ermite qui demande de l'aide. Il est malade. Il faut avertir l'Abbé et lui dire que nous sommes prêts à y aller. » D'un geste brusque il replia le télescope et me le tendit pour que je le rapporte dans la pièce où le dalaï-lama rangeait les offrandes exceptionnelles.

Je courus avec le précieux objet, prenant garde de ne pas trébucher pour ne pas le laisser tomber. C'était le premier télescope que je voyais. Ensuite je sortis pour remplir d'orge mon sac et vérifier si mon briquet à amadou fonctionnait ; puis, en flânant, j'attendis le lama Mingyar Dondup.

Il apparut bientôt portant deux baluchons, l'un très lourd qu'il avait déjà sur le dos, et un autre plus léger qu'il installa sur le mien. « Nous irons à cheval jusqu'au pied de la montagne, dit-il, puis nous

renverrons les chevaux et il nous faudra grimper. La montée sera très dure, je l'ai déjà faite. »

Chacun ayant enfourché sa monture, nous descendîmes les marches jusqu'à la route de l'anneau qui entoure Lhasa. A l'endroit où elle bifurque, je ne pus m'empêcher, comme je le faisais toujours, de jeter un coup d'oeil furtif vers la gauche à la maison où j'étais né. Mais ce n'était pas le moment de s'attendrir, nous étions en mission.

Les chevaux se mirent bientôt à haleter et à s'ébrouer ; de toute évidence ils peinaient. Une telle escalade représentait un effort au-dessus de leurs forces. Leurs sabots ne faisaient que glisser sur le roc. « Je crois que les chevaux doivent s'arrêter là, dit tout à coup le lama Mingyar Dondup poussant un soupir. A partir de maintenant nous ne pouvons compter que sur nos pauvres pieds ! » Nous descendîmes donc de cheval et, en les flattant de la main, mon compagnon dit aux bêtes de rentrer. Elles firent demi-tour et reprirent le sentier par lequel nous étions venus, ragaillardies, semblait-il, à l'idée de rentrer sans avoir à finir cette pénible montée. Après avoir redressé nos baluchons et vérifié si nos bâtons étaient en parfait état — la moindre fissure pouvant être fatale —, nous

passâmes à l'inspection des autres objets ; nous avions bien notre pierre à feu et l'amadou ainsi que nos provisions. Nous pouvions donc partir. Sans même un regard en arrière, l'ascension commença. Les roches que difficilement nous escaladions étaient aussi dures et aussi glissantes que du verre. Sans souci pour nos mains et nos tibias que nous écorchions sur la paroi, nous cherchions la moindre fissure où insérer les doigts et les orteils, et grâce à ces appuis précaires, lentement, nous progressions. Nous atteignîmes enfin une petite plate-forme sur laquelle nous nous hissâmes pour reprendre haleine et retrouver quelque énergie. Un filet d'eau qui s'échappait d'une fente rocheuse nous permit de nous désaltérer et de faire de la tsampa. Elle ne fut pas très bonne car l'eau était glaciale et l'espace restreint ne permettait pas de faire du feu. Mais le fait de boire et de manger nous requinqua, et nous envisageâmes ensuite la possibilité de continuer notre ascension. La paroi était tout à fait lisse et il semblait impossible que quelqu'un ait pu jamais l'escalader. Nous l'attaquâmes cependant, comme d'autres avant nous l'avaient fait. Nous montions centimètre par centimètre et, petit à petit, grandissait le point minuscule vers lequel nous tendions. Nous pûmes bientôt distinguer chacun des rochers qui constituaient l'ermitage.

Celui-ci était perché à l'extrême pointe d'un éperon

rocheux qui surplombait la pente. En poursuivant notre escalade, nous réussîmes à nous glisser dessous, puis, avec beaucoup de peine, nous nous hissâmes dessus. Une fois là, nous prîmes le temps de souffler ; nous étions déjà très haut par rapport à la plaine de Lhasa, l'oxygène commençait à manquer et il faisait très froid. Lorsque nous fûmes en état de repartir, le chemin nous parut moins ardu jusqu'à l'entrée de l'ermitage. Le vieil ermite était sur le seuil. Je jetai un coup d'oeil à l'intérieur et fus frappé par l'exiguïté de la pièce. De toute évidence il était impossible d'y pénétrer à trois, et je décidai de rester à l'extérieur. Mon guide me fit un signe d'approbation et je m'éloignai tandis que la porte se refermait derrière lui.

La nature a ses lois qu'il faut respecter en tout et partout ; et c'est pour répondre à l'une de ses exigences qu'il me fallut très vite chercher un endroit pouvant faire office de "lieux d'aisance". Je le trouvai au bord de l'éperon rocheux sous la forme d'une roche plate qui s'avancait dans le vide et qui comportait en son milieu un orifice très pratique ; il était sans doute artificiel ou bien naturel, mais élargi par quelqu'un. En m'accroupissant dessus j'eus aussitôt l'explication d'un mystère qui m'avait intrigué en montant. Nous étions passés près d'un monticule à l'aspect quelque peu singulier, qu'ornaient ce qui semblait être des tessons de glace jaunâtres dont certains avaient une forme

allongée. Je venais de comprendre que cet amoncellement bizarre n'était que la preuve d'un passage de l'homme en ces lieux, et c'est avec entrain que j'ajoutai ma propre contribution.

Une fois ce besoin satisfait, je me promenai dans les environs, et trouvai le sol très glissant. Je suivis néanmoins le sentier et arrivai bientôt au niveau d'une grosse pierre en équilibre instable qui faisait une avancée. Je trouvais un peu étrange la position de ce rocher mais ne comptais pas approfondir ce problème lorsque, tout à coup, en examinant de plus près le phénomène, j'eus immédiatement la certitude qu'il n'était pas naturel. Un homme avait délibérément placé la pierre dans cette position. Mais dans quel but et de quelle manière ? Je donnai un coup de pied, au hasard, dans le roc, mais ayant oublié que j'étais pieds nus, je dus pendant un moment frotter mon pied endolori. Puis tournant le dos à l'avancée, j'inspectai l'autre bord et me trouvai ainsi du côté de la pente par laquelle nous étions montés.

Que nous ayons pu escalader cette paroi semblait tenir de la magie tant elle était vertigineuse. D'en haut, cette surface ressemblait à une plaque de marbre poli, et penser qu'il nous faudrait bientôt

redescendre par la même voie me donnait la nausée...

Je voulus prendre ma boîte d'amadou et ma pierre à feu, mais brusquement me revint à l'esprit le tableau exact de ma situation : je me trouvais quelque part en montagne et sous le roc, sans le moindre vêtement pour me vêtir, sans le moindre grain d'orge pour me nourrir, sans bol, sans amadou et sans pierre à feu. J'ai dû alors émettre un juron, d'essence non bouddhique, car j'entendis une voix chuchoter à mon oreille :

« Lobsang, mon ami, est-ce que ça va ? »

Je reconnus la voix de mon maître, le lama Mingyar Dondup, et aussitôt me sentis rassuré. « Oui je suis ici, répondis-je, j'ai dû m'étourdir en tombant, je n'ai plus ma robe ni tout ce qu'elle contenait, et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où nous sommes, pas plus que je ne sais comment en sortir. Il nous faut de la lumière.»

Le lama, dont les jambes étaient coincées sous un gros rocher, répliqua : « Ne t'inquiète pas Lobsang, je connais bien cette passe ; le vieil ermite détenait de

grands secrets en ces lieux; ici est inscrite l'histoire de l'Humanité, du commencement à la fin. » Il fit une pause, puis ajouta : « Si tu passes la main sur la paroi de gauche tu vas bientôt sentir une aspérité. En poussant très fort à cet endroit, la pierre doit basculer, et tu auras ainsi accès à une sorte de renforcement dans lequel tu trouveras des robes de rechange et une provision d'orge. Mais tu devras ouvrir d'abord un placard et y chercher de l'amadou, une pierre à feu et des chandelles. Tout cela doit se trouver sur la troisième étagère en partant du bas. Ce n'est qu'avec un peu de lumière que nous pourrons véritablement maîtriser la situation. »

Tout d'abord, je regardai la paroi de gauche, comme me l'avait indiqué mon compagnon, puis tâtai le mur du corridor, mais ma quête me semblait vaine tant celui-ci me paraissait lisse comme s'il eût été artificiel.

J'allais abandonner quand tout à coup mes doigts rencontrèrent l'aspérité attendue. Je bourrai le mur de coups de poing à cet endroit, jusqu'à y laisser des lambeaux de peau. Je poussai de toutes mes forces, persuadé que je n'y arriverais jamais. Enfin, mes efforts furent récompensés et la roche bascula sur

elle-même en un grincement effrayant. Je pus voir, en effet, quelque chose qui ressemblait à un placard et qui comportait des étagères. Après avoir repéré la troisième, j'y cherchai la pierre à feu et l'amadou ; je les trouvai bientôt en même temps que les chandelles. L'amadou était d'une qualité exceptionnelle ; il n'était pas du tout humide et s'enflamma sur le champ. Je m'empressai d'allumer une chandelle car je commençais à me brûler les doigts.

« Allumes-en deux, me dit mon guide, une pour toi et une pour moi. Il y en a tout un stock ; nous en aurions même suffisamment pour tenir un siège de huit jours. » Je jetai un coup d'oeil à l'intérieur du placard et y trouvai une barre métallique provenant sans doute d'un tonneau. Elle paraissait en fer et j'eus du mal à la soulever. Je voulais m'en servir comme levier pour dégager les jambes de mon compagnon qui étaient prises sous un rocher. M'éclairant d'une bougie, j'allai informer le lama de mon intention, puis je revins m'occuper de cette barre. C'était le seul moyen pensais-je, de libérer mon compagnon.

Je posai la barre au pied du bloc de pierre et, à quatre pattes devant, cherchai un moyen de le soulever. En regardant les cailloux tout autour, il me

vint une idée : si je donnais à mon guide une des planches en bois que j'avais trouvées dans la cachette, peut-être pourrait-il la faire glisser avec une pierre sous le rocher au moment où je soulèverais celui-ci, en admettant que j'y parviens ! Le lama approuva mon idée. « C'est notre seule chance, dit-il, car si je dois rester un instant de plus là-dessous je vais y laisser mes os ! Allons, commençons. »

Je repérai donc une grosse pierre de forme cubique d'environ quatre mains d'épaisseur, l'apportai au pied du rocher et l'appuyai contre lui, puis je donnai une planche à mon ami pour qu'il contribue à la manoeuvre. Nous pensions que si j'arrivais à soulever un tant soit peu le bloc de pierre, il pourrait pousser un caillou dessous et créer ainsi une ouverture par où il pourrait sortir ses jambes.

Je cherchai l'endroit le plus propice pour y insérer la barre et enfonçai cette dernière par l'extrémité qui portait une griffe, aussi profondément que possible, entre le sol et la base du bloc. Il me fallut ensuite placer un gros caillou aussi près que possible de la griffe.

Quand j'eus terminé, je lançai : « Vous êtes prêt, Maître ? » Et l'écho de ma propre voix faillit me renverser ! Je poussai ensuite de toutes mes forces et m'appuyai de tout mon poids sur la barre, mais sans résultat. Je n'étais pas assez lourd. Je cherchai alors autour de moi quel caillou je pourrais utiliser en renfort. Il fallait qu'il soit très lourd, mais aussi que je puisse le porter. J'en repérai un et le traînai jusqu'à la roche. Il me fallut ensuite le poser en équilibre sur la barre et à nouveau m'appuyer de tout mon poids sur lui tout en l'empêchant de tomber. À ma grande joie, tout à coup, je sentis un tressaillement dans la barre qui bientôt bascula vers le sol .

« Bravo, tu as réussi ! s'écria mon ami, et j'ai pu mettre la pierre sous la roche ; je vais pouvoir maintenant retirer mes jambes. »

Au comble de la joie je me redressai et vis, en effet, que les jambes du lama étaient presque complètement dégagées, mais elles étaient à vif et saignaient abondamment. Nous avons peur d'une fracture et c'est avec beaucoup de précautions que je l'aidai à les mouvoir. Elles fonctionnaient normalement, semblait-il, en dépit de la blessure ; je me glissai sous le rocher pour atteindre ses pieds

encore retenus dessous et les poussai pour aider le lama à s'extraire complètement de sous la pierre. J'opérai très délicatement et, de toute évidence, même si les blessures paraissaient très sérieuses, il n'y avait rien de cassé.

En poussant je dus dévier de ma trajectoire, gêné par une aspérité du sol, et je pensai alors que c'était sans doute à cette aspérité que le lama devait de n'avoir pas eu les jambes broyées. Ce n'est pas sans un soupir de soulagement que nous parvînmes au bout de nos peines, et j'aidai mon ami à s'asseoir sur une petite corniche.

Comme nos deux bougies ne nous éclairaient pas suffisamment, j'allai en chercher d'autres dans la cavité que nous avions découverte. J'y trouvai également une sorte de panier dans lequel je mis divers objets.

À la lumière des six bougies que j'avais rapportées nous pûmes mieux voir les plaies. Du haut de la cuisse jusqu'au genou la jambe était complètement à vif, et du genou jusqu'aux pieds les chairs n'étaient que lambeaux sanguinolents qui pendaient tout autour.

Le lama me renvoya à la caverne pour y prendre de la charpie et un pot contenant un baume spécial. Grâce à ses explications, je n'eus pas de mal à trouver ce qu'il me demandait ; je rapportai en plus une bouteille de désinfectant, ce qui parut faire plaisir à mon ami. Je nettoyai toute la surface de ses jambes, de haut en bas, et sur les indications de mon guide replaçai les chairs meurtries sur les os apparents, appliquant sur le tout l'onguent que j'avais rapporté. Au bout d'une heure, celui-ci était tout à fait sec et le "plâtre" semblait tenir.

Avec la charpie, je fis alors des pansements que j'enroulai tout autour par mesure de précaution. Puis j'allai remettre sur les étagères tous les objets que j'avais empruntés, sauf les chandelles que nous gardâmes.

Ramassant deux planches de bois je les donnai au lama qui m'en sut gré, et je lui fis part de mon intention d'escalader l'éboulis pour voir ce que l'on pouvait faire.

Il me sourit et me rassura : « Je connais bien cet endroit, Lobsang, il existe depuis un million d'années. D'ici sont originaires les premiers habitants de notre pays ; ce sont eux qui l'ont aménagé. À condition qu'une roche ne s'effondre pas en obstruant la voie, nous pouvons rester ici une semaine ou deux en toute sécurité. »

Il hocha la tête en direction de la vallée, et ajouta : « Je ne pense pas que nous pourrions repartir de ce côté, et si nous ne trouvons pas une ouverture dans la roche volcanique, peut-être serons-nous découverts dans un millier d'années par des explorateurs qui trouveront alors nos squelettes très intéressants ! »

Je fis quelques pas dans la galerie et dépassai l'éboulis par le côté, mais ce chemin me semblant trop périlleux, je me demandais comment le lama allait pouvoir passer. « Qui veut peut », me dis-je ; et l'idée me vint alors de me mettre à quatre pattes au pied de l'éboulis et de faire monter mon ami sur mon dos ; celui-ci aurait ainsi moins de mal à passer par-dessus si je lui servais de marche-pied. Quand je lui soumis mon idée, le lama s'y opposa tout d'abord, mais après plusieurs tentatives aussi pénibles qu'infructueuses

pour escalader tout seul la roche, il finit par accepter mon offre. J'empilai alors quelques galets pour me faire un coussin aussi plat que possible, puis je me mis à quatre pattes en disant à mon ami que j'étais prêt. Prestement il posa un pied sur ma hanche droite et l'autre sur mon épaule gauche, et en un éclair il passa par-dessus l'éboulis et se retrouva de l'autre côté. Je me redressai et vis qu'il était en sueur, tant il avait souffert et avait craint de me faire mal.

Une fois de l'autre côté, nous nous assîmes pour récupérer un peu de nos forces. Nous ne pouvions pas faire de tsampa puisque nous n'avions plus ni bols ni orge, mais soudain je me rappelai en avoir vu dans la caverne et, une fois de plus, j'y retournai. Je fouillai parmi les bols en bois et en choisis deux, réservant le plus beau pour mon guide. Je les nettoyai avec un peu de sable et lorsqu'ils furent bien décapés je les remplis d'orge. Il me fallait encore faire du feu, mais c'était un jeu d'enfant puisque la caverne renfermait tout ce dont j'avais besoin : amadou, pierre à feu et bûches. A l'aide d'un gros morceau de beurre que je trouvai aussi dans le placard je pus faire cette bouillie consistante que nous appelons « tsampa ». Revenant auprès de mon guide, nous nous installâmes sans mot dire pour la manger. Requinqués par ce repas, nous étions de nouveau prêts à partir.

Nous partîmes donc, munis de nos seules richesses ici-bas, à savoir, un bol en bois, de l'amadou, une pierre à feu, un sac d'orge, et deux planches ! Tout couverts de bleus et de meurtrissures, et après une marche qui me parut durer des siècles, nous atteignîmes enfin ce que je pris pour la fin du tunnel. Mais le lama m'ôta vite mes illusions : « Non, Lobsang, ce n'est pas la fin, dit-il, mais si tu appuies à la base de ce pan de rocher, il va pivoter sur lui-même et nous pourrons passer par-dessous. » Comme il me l'avait dit je poussai donc sur le rocher qui fermait le passage et, avec un grincement terrifiant, celui-ci bascula pour se mettre en position horizontale. Il tenait tout seul, mais par mesure de prudence je le tins pendant que mon ami passait. Je me glissai à mon tour dessous, et quand nous fûmes tous deux de l'autre côté je donnai un coup sur la dalle pour qu'elle reprenne sa position d'origine. La faible lueur de nos chandelles rendait encore plus profonde l'obscurité des lieux. « Lobsang, éteins ta bougie, me dit alors le lama, j'éteins la mienne aussi ; ainsi nous pourrons mieux apprécier la lumière du jour ! »

La lumière du jour ! Je pensai que mon ami était victime d'une hallucination que j'attribuais à la fatigue et à la douleur. J'éteignis néanmoins ma chandelle, et

l'air s'imprégna aussitôt d'une odeur assez désagréable de beurre rance.

« Dans quelques instants, me dit mon guide, nous allons être submergés de lumière. » Je me sentais parfaitement idiot, debout au milieu des ténèbres. Celles-ci me semblaient résonner de mille bruits sourds et oppressants que je n'eus pas le loisir d'identifier car un phénomène étrange se produisit qui retint toute mon attention. À l'autre bout de la salle dans laquelle nous nous trouvions venait d'apparaître une grosse boule lumineuse, toute rouge, qui avait l'aspect du métal que l'on chauffe jusqu'à l'incandescence. Le rouge s'atténua progressivement, devint jaune, puis blanc, et bientôt une lumière légèrement bleutée, pareille à celle du jour inonda la pièce, révélant chaque objet dans sa véritable nature. Je restai là, pantelant d'émerveillement. La salle où nous étions était très vaste, si vaste qu'elle aurait pu contenir le Potala tout entier. J'étais comme hypnotisé à la fois par la lumière et par les dessins étranges qui ornaient les murs. Autre fait extraordinaire : le sol était jonché d'objets non moins étranges mais qui ne gênaient pas lorsqu'on marchait dessus !

« Quel endroit prodigieux, n'est-ce pas, Lobsang !

me dit mon guide en s'approchant. Il date d'une époque beaucoup trop lointaine pour que l'esprit humain puisse la concevoir. C'était ici le quartier général d'un peuple capable d'effectuer de grands voyages dans l'espace et quantité d'autres choses. Des millions d'années ont passé et tout est encore intact. Un certain nombre d'entre nous étaient les gardiens de ces lieux que l'on nomme le Temple de l'Intérieur. »

Je m'approchai de l'un des murs pour mieux voir ce que je m'imaginai être des dessins ; mais je vis qu'il s'agissait de signes calligraphiques parfaitement inconnus sur terre. « Tu as raison, me dit mon ami qui pouvait lire dans mes pensées, tout ce que tu vois ici est l'oeuvre d'un peuple supérieur que l'on appelle les Jardiniers ; ce sont eux qui ont amené sur terre les hommes et les animaux. »

Il se tut, et me montra du doigt un casier contre le mur. « Peux-tu aller jusque-là, me dit-il, et prendre deux de ces bouts de bois que tu vois reliés par paires ? » Obéissant, j'allai dans la direction qu'il m'indiquait, et restai un moment en admiration devant le contenu de l'armoire. Il semblait y avoir là toutes sortes d'objets et de potions à usage médical.

J'avisai dans un coin un certain nombre de ces bouts de bois reliés deux par deux par une traverse, et j'en pris deux. Je compris qu'ils devaient servir à soutenir un homme. Je n'avais à cette époque aucun mot pour désigner — je devais ne l'apprendre que plus tard — ce qu'étaient des béquilles. J'en donnai deux au lama qui plaça les traverses sous ses aisselles tandis qu'il appuyait ses mains sur des ergots de bois placés à mi-hauteur. « Lobsang, me dit-il, tu as parfaitement compris l'usage de ces objets ; ils aident les invalides à marcher. Maintenant je vais pouvoir aller moi-même jusqu'à ce placard et me faire un plâtre plus solide. Il me permettra de marcher plus facilement jusqu'à ce que les chairs se cicatrisent. »

Il fit quelques pas et, par curiosité, je le suivis.

« Va chercher les planches que nous avons, me dit-il, et nous les mettrons dans ce coin pour les avoir sous la main en cas de besoin. » Là-dessus il me tourna le dos et se mit à fouiller dans le casier. J'allai donc chercher les planches et les posai là où il m'avait dit.

« Maintenant, reprit le lama, pourrais-tu aller chercher nos baluchons et la barre métallique que nous avons laissés dans la galerie ? Au fait, la barre n'est pas en fer comme tu le pensais, mais en acier ; c'est une matière beaucoup plus dure et plus résistante. »

Je me rendis donc dans la galerie, après avoir fait basculer le rocher comme nous l'avions fait précédemment. Je bénissais la lumière qui m'avait suivi et qui éclairait tout le tunnel ; je pus ainsi retrouver facilement mon chemin jusqu'à l'éboulis que j'escaladai de nouveau pour prendre nos baluchons et la barre métallique qui se trouvaient derrière. Les sacs me parurent extrêmement lourds, mais sans doute cette impression était-elle due au manque de nourriture et à l'état de faiblesse qui en résultait. Je portai les sacs jusqu'au rocher et revins chercher la barre. J'eus beaucoup de mal à la soulever et je m'essoufflais et grognais comme un vieillard. J'eus l'idée alors de la prendre par une des extrémités et de la laisser traîner derrière moi en marchant. Mais il fallait d'abord passer l'éboulis avec, et ce ne fut pas chose facile !

Arrivé au rocher, je le fis basculer, passai péniblement dessous en traînant mes objets, et me retrouvai bientôt dans la grande salle après avoir refermé derrière moi la "porte d'entrée".

Le lama Mingyar Dondup était très occupé et n'avait pas perdu son temps. Ses deux jambes étaient maintenant étroitement maintenues chacune dans une gaine rigide qui brillait à la lumière. Il semblait pouvoir marcher normalement.

« Lobsang, commença-t-il, nous allons nous faire un repas avant de visiter ces lieux. Je viens d'avoir une liaison télépathique avec un ami du Potala, et il me dit qu'à l'extérieur la tempête fait rage. Mieux vaut rester ici le temps qu'elle se calme. Elle doit durer environ une semaine. » Cette nouvelle ne m'enthousiasma guère ; je ne pouvais plus supporter d'être enfermé dans cette galerie souterraine, et même l'attrait de cette salle immense ne parvenait pas à compenser l'angoisse qu'avaient suscitée ces lieux clos. J'étais comme un animal en cage. Mais, parmi mes tourments, la faim était encore ce qu'il y avait de plus insupportable ; aussi c'est avec joie que j'accueillis la proposition de mon ami.

C'est lui qui prépara le repas. Il cuisinait à merveille, à mon avis du moins. Et comme il était bon de s'asseoir devant un bol de tsampa bien chaude ! Je lui trouvai un parfum extraordinaire que je humais avec délice. Mes forces me revenaient et mon humeur morose se dissipait. Lorsque j'eus avalé ma ration, le lama me demanda si j'en voulais d'autre. « Tu peux en avoir autant que tu veux, me dit-il ; il y a ici de quoi nourrir une lamaserie ! Je te dirai plus tard d'où vient cette nourriture mais, pour le moment, en veux-tu d'autre ? » « Oh oui ! merci, répondis-je, je crois que j'ai encore un peu de place pour un supplément de tsampa, et c'est tellement bon. Jamais je ne l'ai trouvée aussi délicieuse. »

Le lama eut un petit rire étouffé tandis qu'il allait remplir mon bol. Puis il revint en riant à gorge déployée, tenant à la main une bouteille. « Regarde, Lobsang, me dit-il, tu as ici la meilleure eau-de-vie qui soit ; elle est ici dans un but thérapeutique, mais je pense que, du fait de notre captivité, nous en méritons un peu pour donner quelque saveur à notre bouillie insipide ! »

Je pris le bol qu'il me tendait et reniflai la mixture, l'air méfiant, car on m'avait toujours dit que ces breuvages alcoolisés étaient l'oeuvre des démons. Et aujourd'hui on m'encourageait à en absorber ! « Tant pis, me dis-je, au moins ça me remettra d'aplomb ! » Et je me mis à manger.

Je tiens à rappeler que pour manger nous ne disposions que de nos doigts. Nous n'utilisions ni couteaux ni fourchettes, et encore moins de baguettes, si bien qu'après il fallait nous laver les mains en les frottant avec du sable fin.

J'étais donc en train de vider consciencieusement mon bol, utilisant non seulement mes doigts mais aussi toute la paume de ma main droite, lorsque, d'un seul coup, je m'effondrai en arrière. Je me plais à dire que j'étais bel et bien « tombé de sommeil » comme on dit, mais mon ami le lama m'assura, comme il le dit plus tard au Potala, que j'étais, en fait, ivre-mort ! Ivre ou non, j'ai en tout cas bien dormi et dormi longtemps. Et lorsque je m'éveillai, la salle était toujours merveilleusement éclairée. Je portai mon regard vers ce qui devait être le plafond mais il était si loin qu'on pouvait à peine le distinguer. C'était assurément une pièce immense qui donnait

l'impression que la montagne était tout à fait creuse. « Regarde, Lobsang, la lumière est encore là et va éclairer un nouveau jour. Cette émanation lumineuse ne s'accompagne d'aucun dégagement de chaleur, contrairement à cette vilaine chandelle qui sent mauvais et qui fume ; elle est exactement à la même température que l'air ambiant. Qu'en penses-tu ? »

Je regardai une fois de plus autour de moi, n'arrivant toujours pas à comprendre comment une telle lumière pouvait pénétrer dans une salle qu'entouraient des murs de pierre. Devant ma perplexité le lama me dit : « Tout cela paraît extraordinaire en effet. Je suis incapable d'expliquer ce phénomène ; c'est une invention qui remonte à des millions d'années. Des êtres, à cette époque, ont découvert un moyen de conserver la lumière émise par le soleil, et ils utilisaient celle-ci pour dissiper les ténèbres. Si l'on n'utilise plus cette technique dans nos cités et dans nos temples, c'est parce que nous ne savons pas comment la retrouver et l'appliquer. Nulle part ailleurs je n'ai vu pareil éclairage ! »

« Un million d'années, répétai-je l'air rêveur, c'est plus que je n'en peux concevoir. Un million, c'est un chiffre avec toute une série de zéros derrière, six je

crois ; mais je ne vois pas à quoi cela peut correspondre dans la réalité ! Dix ans, vingt ans, je peux à la rigueur en avoir une idée, mais plus, non ! Comment a-t-on pu construire cette salle ? » demandai-je tout en passant les doigts distraitemment sur l'une des inscriptions du mur. Soudain je reculai d'effroi, un déclic venait de se faire entendre, et un pan de mur commençait à s'enfoncer.

« Lobsang ! s'écria mon ami, tu viens de mettre au jour une cavité secrète ! Aucun d'entre nous ne connaissait l'existence de cette seconde salle. » Prudemment, nous passâmes la tête par l'ouverture et nous fûmes surpris de constater que le rayon lumineux nous accompagnait, et qu'à mesure que nous nous éloignions de la première salle, cette dernière progressivement s'obscurcissait.

Nous avançons avec crainte et regardions attentivement autour de nous pour dépister un éventuel danger. Puis, rassemblant notre courage, nous nous dirigeâmes hardiment vers le centre de la pièce où trônait une masse gigantesque. Cette « forme », pour laquelle nous n'avions pas de nom, avait dû être brillante déjà, mais sa surface était maintenant toute ternie et grisâtre. Elle mesurait près de huit mètres de

haut et ressemblait à deux plats posés l'un sur l'autre.

Nous en fîmes le tour et découvrîmes à l'arrière de l'appareil une échelle qui, à partir d'un orifice situé au sommet, descendait jusqu'au sol. Oubliant alors que mon statut de jeune ecclésiastique exigeait quelque tenue, je m'élançai vers l'échelle et y grimpai prestement sans même m'être assuré de sa solidité. Mais elle tenait, apparemment. Je constatai encore une fois que le rayon lumineux était toujours là quand je passai la tête pour regarder à l'intérieur de la machine. J'y vis le lama qui, de son côté, avait pénétré dans l'appareil à l'étage inférieur. « Lobsang, dit-il sur un ton solennel, nous sommes dans ce qu'on appelle "le char des dieux" ; ils utilisent de tels engins pour se déplacer dans l'espace. Tu en as d'ailleurs peut-être vu dans le ciel ? » « Oh oui ! répondis-je, mais c'est le premier que je vois de si près. »